L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE ET DU CONSEIL GENERAL — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 20 MARS 1850.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
N.-S. (entre Conti).

NOS SOUSCRIPTEURS :
MERCREDI MATIN, 20 MARS.

FEUILLETON.

JACQUE LINDOTTE.

I.

Dans un bel été de l'année 1775, le père Chenu était assis devant la porte de sa maison, située à quelques lieues de la ville de Caen, et regardait avec attendrissement sa femme et ses enfants qui prenaient leur repas du soir. Le père Chenu était un vieux soldat qui avait fait toutes les campagnes de Louis XV, et qui, après avoir été blessé à la bataille de Fontenoy, avait obtenu sa retraite et était venu s'établir dans son village natal, où il vivait heureux et tranquille, cultivant lui-même un petit champ qui lui appartenait, et qui, joint à sa pension de retraite, lui suffisait pour faire vivre sa famille.

Cette famille se composait de sa femme, de deux filles et d'un garçon. Les deux filles, Marie et Jacqueline, étaient jumelles, et avaient dix-huit ans. Elles étaient toutes deux fraîches et jolies, mais Marie était plus grande et plus blanche que sa sœur, qui était brune et avait le teint un peu hâlé. Le garçon, qui se nommait Jacquinot, était le cadet de ses sœurs de quelques années. Il était grand et fort pour son âge, et promettait de devenir un solide gaillard.

Le père Chenu, qui avait beaucoup souffert dans sa jeunesse, jouissait maintenant d'une vieillesse heureuse et tranquille. Il était entouré de l'affection de sa femme et de ses enfants, et il ne désirait rien au monde que de vivre encore longtemps avec eux. Aussi, lorsque, ce soir-là, il les regardait manger la soupe, il se disait en lui-même qu'il était bien heureux, et qu'il ne pouvait pas souhaiter un sort plus doux que le sien.

Tout à coup, la porte s'ouvrit, et un homme entra dans la maison. Cet homme était un vieux soldat comme le père Chenu, et il avait fait avec lui la campagne de Fontenoy. Il se nommait Daniel Barre, et il était sergent dans le régiment de Flandre. Il avait quitté le service depuis quelques années, et il était venu s'établir dans le village de Saint-Aubin, qui était situé à une lieue de celui où demeurait le père Chenu. Il était veuf, et il avait un fils qui était à peu près du même âge que Jacquinot.

Le père Chenu et le sergent Barre s'étaient toujours aimés comme deux frères, et ils se voyaient souvent. Aussi, lorsque le sergent entra dans la maison, le père Chenu se leva vivement, et lui tendit la main en lui disant :

—Bonjour, mon ancien ! Je suis bien aise de te voir. Assieds-toi là, et prends ta part de notre souper.

—Merci, mon ancien, répondit le sergent, je ne refuse jamais de manger la soupe avec mes amis ; mais je ne suis pas venu pour cela.

—Et pourquoi donc es-tu venu ? demanda le père Chenu.

—Je suis venu pour te parler, répondit le sergent.

—Eh bien ! parle, mon ancien, dit le père Chenu ; je t'écoute.

—Mais, reprit le sergent, je ne veux pas parler devant tout le monde.

—Allons, dit le père Chenu, je vois bien que tu as quelque chose de particulier à me dire. Viens avec moi dans le jardin.

Le père Chenu et le sergent Barre sortirent de la maison, et allèrent s'asseoir sur un banc qui était placé au bout du jardin. Alors le sergent Barre dit au père Chenu :

—Mon ancien, je suis venu pour te demander un service.

—Parle, répondit le père Chenu, je ne demande pas mieux que de te rendre service.

—Tu sais, reprit le sergent, que j'ai un fils qui a à peu près l'âge de ton garçon.

—Oui, je le sais, répondit le père Chenu ; mais je ne vois pas encore ce que tu veux me demander.

—Tu vas le voir, reprit le sergent. Mon fils est un bon garçon, mais il a besoin d'apprendre quelque chose, et je ne peux pas le garder avec moi, parce que je suis obligé de m'absenter souvent pour mes affaires. Je voudrais donc le mettre chez quelqu'un qui pût le surveiller et le conduire. Je pense à toi, mon ancien, parce que je sais que tu es un brave homme, et que tu élèves bien tes enfants. Veux-tu prendre mon fils avec eux ?

—Volontiers, répondit le père Chenu ; mais je ne sais pas si ton fils voudra rester avec nous.

—Pourquoi ne voudrait-il pas ? demanda le sergent.

—Parce que nous sommes de pauvres gens, répondit le père Chenu, et que ton fils est peut-être habitué à vivre mieux que nous.

—Bah ! dit le sergent, il mangera ce que vous mangerez, et il boira ce que vous boirez. Il faut qu'il apprenne à vivre comme vous vivez, car il sera pauvre comme moi, et il ne pourra pas toujours vivre à ses dépens.

—Si c'est ainsi, dit le père Chenu, je veux bien le prendre avec moi ; mais je ne lui promets pas de le traiter mieux que mes enfants.

—Je ne te demande pas cela, répondit le sergent ; je te demande seulement de le traiter comme eux.

—Eh bien ! dit le père Chenu, je le prends avec moi, et je te promets de le traiter comme mes enfants.

—Merci, mon ancien, dit le sergent ; je savais bien que je ne m'adressais pas mal. Je vais donc aller chercher mon fils, et je te le ramènerai ce soir.

—Comme tu voudras, dit le père Chenu.

Le sergent Barre se leva, et sortit du jardin. Le père Chenu le reconduisit jusqu'à la porte de la maison, et lui dit :

—Ne veux-tu pas manger la soupe avec nous avant de partir ?

—Non, mon ancien, répondit le sergent, je te remercie ; je mangerai la soupe avec mon fils, quand je reviendrai.

Le sergent Barre s'éloigna, et le père Chenu rentra dans la maison. Il trouva sa femme et ses enfants qui achevaient de souper, et il leur dit :

—Mes enfants, je viens de promettre à votre vieux camarade Barre de prendre son fils avec nous. Il faudra donc faire de la place à table, et vous serrer un peu plus qu'à l'ordinaire.

—Oh ! nous ferons bien de la place, dit la mère Chenu ; et puis, quand même nous serions un peu gênés, nous ne nous en plaindrions pas, puisque c'est pour rendre service à notre ancien.

—Et comment s'appelle le fils de Barre ? demanda Marie.

—Il s'appelle Daniel, répondit le père Chenu.

—Daniel ! répéta Jacquinot, je suis bien aise de cela, car j'ai un camarade qui s'appelle Daniel, et je serai bien content de le retrouver.

—Et moi, dit Jacqueline, je suis bien aise de savoir le nom du fils de Barre, car je ne voudrais pas l'appeler autrement que par son nom.

—Et pourquoi donc ne voudrais-tu pas l'appeler autrement ? demanda le père Chenu.

—Parce que je veux rester libre, répondit Jacqueline.

—Si tu gargonnes, tu voulaient fermement ! J'ai bien peur qu'il n'est pas permis de les refuser ! Tu disais tout à l'heure que comme tu ne trouve pas de mari à ton goût, tu ne voulait pas te marier ! Mais, dis-moi, ma fille, je te conduis avec les garçons du village, et je ne crois pas que tu en trouves un qui soit plus gentil que Daniel, ni qui ait meilleur cœur. Ainsi, si tu veux rester libre, tu ne te marieras pas du tout.

—Oui, oui, dit Marie ; pourquoi n'aurais-tu pas comme Jacques comme *maître garçon* ?

—Parce que je veux rester libre....